



Romantique, la vie de Madame de Staël est une collection de superlatifs...

➤ Madame de Staël (1766-1817)

Eurovision politique

Romancière engagée et essayiste française, d'origine suisse, la vie de Madame de Staël est son meilleur roman: prônant l'esprit de tolérance, la politique libérale et ennemie jurée de Napoléon, elle est l'un des esprits les plus clairvoyants des années 1800.

KATJA RAUSCH

A l'aube de la présidence luxembourgeoise, entendre qu'«il faut dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen» ne surprend guère. Cependant, si l'on considère que cette phrase date de 1814 et sort de la plume d'une femme, Anne-Louise Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, plus connue sous le nom de Madame de Staël, avouez que c'est remarquable. Européenne bien avant son temps, son courage et son intelligence sont exemplaires. Bien plus: admise dans les cercles politiques exclusivement masculins, elle organisait à Paris, en Suisse et dans toute l'Europe, la résistance au pouvoir impérial, négation des libertés qu'elle défendait.

Fille du banquier genevois Jacques Necker, ministre sous Louis XVI, la petite Germaine grandit dans le milieu de la finance, du pouvoir et de l'intelligence. Elle côtoie très tôt, dans le salon de sa mère, Diderot, d'Alembert, Grimm, des ministres et diplomates. Elle parle l'anglais, cause le latin, fait de la diction, danse et va au théâtre (comme nous tous...). Son génie naturel aidant, elle se démarque très rapidement des autres femmes. De son mariage malheureux avec le baron de Staël, ambassadeur du roi de Suède, elle dit: «De tous les hommes que je n'aime pas, c'est certainement mon mari que je préfère.»

Dans son salon à Paris, elle reçoit La Fayette, Noailles, Condorcet, et les trois hommes qu'elle aime le plus... à cette époque: le comte Louis de Narbonne (1755-1813), sa première grande passion et le père de deux de ses quatre enfants, Mathieu de Montmorency (1767-1826), l'ami de toute sa vie et Charles-Maurice de Talleyrand, le traître à l'amitié. Plus tard ce sera le comte Ribbing, qui a organisé l'assassinat du roi

Gustave III de Suède et Finlande (oui, Madame ne s'ennuyait pas) et l'incontournable Benjamin Constant. Lisez *Adolphe* (1816) de Constant et vous comprendrez la nature de leur liaison tumultueuse et dévastatrice.

SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Tout comme Voltaire, Mme de Staël croyait au progrès. Grande lectrice de Rousseau, elle accueille avec joie la Révolution et proclame tout haut qu'«une nation n'a de caractère que lorsqu'elle est libre». Vivent la relativité du goût et la primauté du génie. Grand livre, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796) est la transposition littéraire de la théorie des climats de Montesquieu: les peuples du Nord, soumis au climat brumeux, ont une écriture plus profonde tandis que ceux du Midi, exposés davantage au soleil, sont plus fantaisistes.

Elle se serait bien amusée dans notre melting-pot grand-ducal, Madame de Staël! Que cela ne l'empêche d'affirmer que «le mérite des Allemands, c'est de bien remplir le temps; le talent des Français, c'est de le faire oublier.»

En 1798, *Des circonstances actuelles qui peuvent achever la Révolution* (admirez les titres!) plaident pour la République, contre l'esprit terroriste ou royaliste. Aïe! On se méfie en haut lieu de cette femme. Sa tolérance est suspecte. Le Directoire préfère lui interdire Paris. En 1800, elle publie *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Le programme est vaste: prédire le progrès dans la philosophie, l'histoire et le roman au sein d'institutions libres et égalitaires. Avec *Delphine* (1802), elle aborde l'émigration, le libéralisme politique, l'anglomanie, le divorce et dans *Corinne* (1807), l'épineuse question politique de l'Italie.

Les livres déplaisent au pouvoir mais sont des best-sellers auprès du public. Elle est une star. Championne de l'allégorie, elle déconcerte. Trop d'idées nouvelles! Trop d'insoumission! Le Premier Consul ne peut l'accepter. Il fait savoir à Madame qu'elle est indésirable dans la capitale; comme elle persiste, il lui donne ordre, le 15 octobre 1803, de se tenir à quarante lieues au moins de

Paris, jusqu'en 1810. La voilà exilée! Chassée de France, elle voyage en Europe et fait des rencontres capitales. Goethe, Schiller, Humboldt, Wieland et bien d'autres. Elle en ramènera le célèbre Auguste Wilhelm Schlegel qui, avec son frère, représente le «Sturm und Drang». Merci Bonaparte!

De sa retraite-prison à Coppet en Suisse, elle forme le «Groupe de Coppet». C'est ici que l'idée de la pluralité des nations se forge. Madame Récamier, la belle des belles, l'amie fidèle de Mme de Staël, brava tous les interdits pour les rejoindre et fut pour cela frappée d'un ordre d'exil à Châlons-sur-Marne.

COSMOPOLITE ET COSMOPOLITIQUE

En 1810, *De l'Allemagne est terminé*. Madame de Staël revient alors incognito à Paris pour faire l'impression. Mais Fouché, le ministre de la Police, fait saisir la totalité de l'édition. Deux mille exemplaires sont brûlés. Le livre ne sera publié que trois ans plus tard, à Londres.

Romantique, sa vie est une collection de superlatifs. Même son lit à Coppet est un des plus beaux exemples de l'art des ébénistes français du XVIII^e, orné d'amours, de colombes, de flambeaux. Non conformiste jusqu'au bout, elle épouse secrètement en 1812 l'officier Jean de Rocca, de vingt ans son cadet, puis s'enfuit. Infatigable, elle gagne Vienne, la Russie, la Suède, et enfin l'Angleterre. Elle est attendue partout. En Russie, par Pouchkine. A Stockholm, par Bernadotte. Et la lutte contre l'Empereur continue. L'enjeu de toujours: préserver l'esprit des Lumières.

Oui, Madame de Staël était bien plus qu'une romancière cosmopolite. Elle fut cosmopolitique jusqu'au bout des ongles. Première femme officiellement reconnue comme philosophe politique, elle exprime mieux que quiconque le paradoxe du roman (de la politique?) «où tout est inventé et imité, où rien n'est vrai mais où tout est vraisemblable». Son grand mérite est d'avoir appelé les Français (nous tous!) à renouveler les modèles, à refuser des règles étroites et à s'ouvrir vers les autres peuples. Quelle Eurovision politique, chère Madame! Ironie du sort, elle meurt d'un infarctus... un 14 juillet.

SOMMAIRE

Livresp. 21, 24, 25
Exposp. 22, 27
Cinémap. 23
Musiquesp. 26
Agendasp. 29-31

BILLET



Marie-Anne Lorgé

«La rue était pleine de gens en train de mourir. Jamais population ne me parut aussi énergique. Tout le monde avait du feu dans les yeux. On crevait avec ardeur». L'auteure de ces lignes, c'est Amélie Nothomb. Qui, en page 170 de sa «Biographie de la faim», raconte le Bangladesh de 1978 – elle avait 11 ans, «ce n'était pas l'âge de la compassion. Dans ce mouroir géant, je n'éprouvais rien que de l'effroi (...) Il valait mieux se taire. Je me tus...»

C'est cette même «Biographie de la faim», dévorée il y a trois mois, qui m'apprit un mot apocalyptique: tsunami. Amélie écrit ainsi en page 166: «Je ressentis un tsunami de révolte.»

Belle, cette phrase – qui avait alors agi sur moi comme un alcool – est désormais incommunicable.

Contrairement aux exclusions quotidiennes, ou famines politiques et autres combats de coqs religieux, les catastrophes naturelles ont un supplément «d'exotisme» si proche d'une prophétie de Nostradamus que la planète se rappelle de justesse qu'elle est aussi un cordon humain... en transit.

L'heure est aux fracas. Les caméras sont mitraillées et les statistiques explosent (chèques et morts confondus). Ce n'est pas de la douleur (trop intime pour qu'on en parle), non, c'est le spectacle de la douleur. Un genre à la mode... qui nous assure que c'est comme ça que la vie continue.

